



Eugène IV se sauvant  
dans une barque.

mp. Drouart, r. du Fouarre, 11. Paris.

les troupes pour résister au duc de Milan, qui avait réuni des troupes nombreuses sous les ordres de son gendre François Sforce, et d'un capitaine aventurier nommé Nicolas Forcarras, et qui marchait sur Rome, ravageant les domaines de l'Église, pillant les châteaux, incendiant les fermes, et massacrant les cultivateurs. Cette fois, le peuple resta sourd à ses exhortations, et refusa de prendre les armes pour repousser l'ennemi. Dans sa fureur, le saint-père lança une bulle d'excommunication sur la ville, fit fermer les églises, et ordonna aux prêtres d'interrompre partout le service divin. Ce remède violent, au lieu d'apaiser les troubles, augmenta la confusion; les citoyens se soulevèrent, coururent au Vatican, en firent le siège et l'emportèrent d'assaut, après avoir égorgé tous les soldats. Eugène eut à peine le temps de fuir jusqu'au Tibre et de se sauver dans une barque avec un moine; il gagna ensuite Florence, et s'installa dans le palais patriarcal.

De cette ville, le pape écrivit aux Pères du concile de Bâle et à l'empereur d'occident pour réclamer leur intervention dans sa querelle avec le duc de Milan, et pour les prier de contraindre Visconti à rendre la paix au saint-siège et les Romains à le recevoir dans la cité apostolique. Les pères, qui sympathisaient à Eugène des sentiments exprimés par le pape dans sa dernière bulle, s'opposèrent à ce qu'il fut appelé à légation et à la cour de France. Philippe-Martin, obligé de se retirer avec le duc de Milan, fut obligé de se retirer avec le duc de Milan, et de rassembler ses troupes dans le royaume de Naples. Eugène obtint de ce roi de Naples, Jeanne II,

énergiques pour résister au duc de Milan, qui avait réuni des troupes nombreuses sous les ordres de son gendre, François Sforce, et d'un capitaine aventurier nommé Nicolas Forcebras, et qui marchait sur Rome, ravageant les domaines de l'Église, pillant les châteaux, incendiant les fermes, et massacrant les cultivateurs. Cette fois, le peuple resta sourd à ses exhortations, et refusa de prendre les armes pour repousser l'ennemi. Dans sa fureur, le saint-père lança une bulle d'excommunication sur la ville, fit fermer les églises, et ordonna aux prêtres d'interrompre partout le service divin. Ce remède violent, au lieu d'apaiser les troubles, augmenta la confusion ; les citoyens se soulevèrent, coururent au Vatican, en firent le siège et l'emportèrent d'assaut, après avoir égorgé tous les soldats. Eugène eut à peine le temps de fuir jusqu'au Tibre et de se sauver dans une barque avec un moine ; il gagna ensuite Florence, et s'installa dans le palais patriarcal.

De cette ville, sa Sainteté écrivit aux Pères du concile de Bâle et à l'empereur Sigismond pour réclamer leur intervention dans sa querelle avec le duc de Milan, et pour les prier de contraindre Visconti à rendre la paix au saint-siège et les Romains à le recevoir dans la cité apostolique. Les prélats, qui supposaient à Eugène des sentiments conformes à ceux qu'il exprimait dans sa dernière bulle, intercédèrent eux-mêmes en sa faveur auprès de Sigismond et des autres princes de l'Europe. Philippe-Marie Visconti, menacé par toutes les puissances, fut obligé de se réconcilier avec le pape et de rappeler ses troupes dans le duché. Grâce encore aux sollicitations des Pères du concile, Eugène obtint de la reine de Naples, Jeanne II,



des secours en hommes et en argent, qui l'aidèrent à faire triompher son parti dans Rome.

Il sembla du reste que Dieu voulait punir cette reine de ce qu'elle avait contribué à faire rentrer le peuple sous la tyrannie du pape, car le jour même qu'Eugène s'installa dans le palais de Latran, elle perdit son fils adoptif, Louis II d'Anjou, et son favori Carracciolo; elle-même mourut peu de temps après, laissant son royaume à René, duc d'Anjou.

Dès que la nouvelle de la mort de Jeanne II fut connue à Rome, Eugène envoya signifier aux seigneurs du royaume de Naples qu'ils eussent à s'abstenir provisoirement de procéder à l'élection d'un souverain, et presque immédiatement il chargea Jean Vitteleschi, évêque de Recanati et patriarche d'Alexandrie, qui passait pour un homme de tête et de main, de prendre possession de Naples en son nom. Mais les habitants, qui redoutaient plus que toute chose au monde d'être gouvernés par le pape, refusèrent de recevoir son légat, et prirent la détermination d'envoyer une députation à René d'Anjou pour lui offrir la couronne, en le priant de venir à Naples prendre possession du trône. Le prince accueillit les ambassadeurs avec une grande joie; et comme il ne pouvait quitter son duché parce qu'il était prisonnier sur parole de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, il leur donna ses deux enfants et Isabelle, sa femme, pour gouverner le royaume en son absence.

Dès qu'Isabelle fut arrivée à Naples, elle prit en mains les rênes de l'état, et essaya de réprimer les factieux qui excitaient des désordres dans sa capitale et cherchaient à soulever le peuple. Parmi ces fauteurs de séditions, les agents du

roi d'Aragon, qui étaient les plus ardents et les plus redoutables, parvinrent même à s'emparer de la ville de Capoue. Ce succès faillit les perdre, car dans l'enivrement de leur triomphe, ils envoyèrent prévenir Alphonse, qui tenait la mer sur les côtes de Sicile, qu'il pouvait opérer son débarquement en toute sécurité, et que les populations se lèveraient en masse à son approche pour le proclamer roi de Naples. A cette nouvelle, le prince fit avancer sa flotte pour effectuer une descente sur les terres de Labour en vue du port de Gaète; malheureusement pour lui, ses agents avaient mal pris leurs mesures; il rencontra sur sa route des vaisseaux génois, alliés du duc de Milan, qui revendiquait également la souveraineté de Naples; une lutte terrible s'engagea entre les deux flottes; presque tous les bâtiments d'Alphonse furent coulés à fond; celui qu'il montait avec sa famille et qui s'était tenu lâchement hors du combat, fut pris et conduit triomphalement à Gènes; et Alphonse fut livré au duc de Milan, ainsi que le roi de Navarre et les infants d'Aragon. Ce revers devint par la suite la cause de la fortune du roi d'Aragon; il sut si bien captiver son compétiteur, que Philippe-Marie Visconti consentit à lui rendre la liberté et à lui céder ses droits au royaume de Naples, moyennant une rançon et un tribut; il s'engagea même à le secourir de ses armes contre le duc d'Anjou et contre le pape, si ce dernier persistait dans ses ridicules prétentions sur l'Italie inférieure.

Déjà Eugène ne songeait plus à disputer la possession des états de Naples pour son siège; il s'était entièrement rangé dans le parti de René d'Anjou, afin d'obtenir de ce prince l'autorisation de prélever des décimes sur les fidèles de ses

provinces, et aussi, ce qu'il n'avouait pas encore, pour se créer un protecteur qui l'aidât à annuler les décrets du concile de Bâle.

Cette assemblée ne laissait pas que d'être en effet un sujet de craintes sérieuses pour le saint-père. Depuis quatre ans les prélats qui la composaient s'étaient déclarés en permanence, et continuaient à formuler des décrets pour la réforme de l'Église dans son chef suprême et dans ses ministres. Entre autres décisions, ils avaient publié celle-ci contre les abus de la simonie : « Le concile général, légitimement assemblé » et représentant l'Église universelle, ordonne au nom du » Saint-Esprit, relativement à ce qui concerne en cour » romaine les élections, admissions, présentations, provisions, collations, dispositions, postulations, institutions, » installations, investitures, dignités, bénéfices, offices » ecclésiastiques, ordres sacrés, bénédictions, et concessions » du pallium, qu'à l'avenir il ne sera plus exigé de rétributions » à raison des bulles du sceau, des annates communes, des » menus services des premiers fruits, ou sous quelque autre » titre ou prétexte que ce soit. Si quelqu'un enfreint ce » canon en exigeant, donnant ou promettant quelque présent » ou salaire, il encourra la peine portée contre les simoniaques, fût-ce le pape lui-même ! »

Ensuite les Pères déclarèrent obligatoire la constitution de Grégoire X, relative à l'organisation du conclave pour les élections pontificales ; ils s'occupèrent également de la question grecque et reçurent les ambassadeurs de Jean VI Paléologue, qui venaient offrir en son nom de se réunir à l'Église latine, si les rois d'Occident consentaient à fournir

des troupes pour refouler les musulmans dans les déserts de l'Arabie. Le concile décréta des indulgences pour tous les chrétiens qui travailleraient à la réunion des deux Églises, et ordonna qu'on procéderait immédiatement à un armement pour secourir Constantinople. Jean Paléologue de son côté s'empressa de nommer des plénipotentiaires qu'il envoya au concile pour abjurer le schisme.

Eugène, informé de la tournure que prenaient les négociations, voulut s'opposer à ce qu'on continuât les armements destinés aux Grecs ; il prétendit qu'à lui seul appartenait le pouvoir exécutif ; que le concile de Bâle empiétait sur ses attributions ; et que, non content de s'attribuer l'initiative dans les règlements de discipline ecclésiastique, il s'arrogeait encore le droit de juridiction absolue sur les fidèles, droit qui avait appartenu de tout temps aux papes. Il n'osa pas toutefois ordonner aux Pères de rompre les conférences, et il se contenta de les traverser dans l'affaire de la réunion des Grecs. A son instigation, Jean Paléologue demanda que le concile qui devait déterminer avec ses envoyés les clauses de la réunion fût moins éloigné de Rome que la ville de Bâle, afin que le pontife pût assister aux délibérations.

Pour satisfaire aux désirs du prince, les évêques envoyèrent deux ambassadeurs à sa Sainteté, en la faisant prier de venir en personne à l'assemblée ou de transférer le concile, soit à Avignon, soit dans une ville de la Savoie. Eugène repoussa cette proposition, et chargea ses légats de représenter aux Pères qu'il exigeait que leurs décisions prises dans les dernières sessions, et qui touchaient aux privilèges de la papauté, fussent révoquées, ou qu'autrement il